

# Revue Belge 1924

## Léon Cladel et les "Jeune Belgique"

Par PAUL VIGNE D'OCTON<sup>1</sup>

### I

L'Ermitage, les Chiens et les Conseils de mon Maître.  
Le rossignol chantait pour le seul romancier  
Qui laissait choir un pleur de ses yeux à sa veste.  
Ses amis retrouvaient un peu du chant céleste  
Dans la Fête votive et dans le Bouscassier.

Le dimanche venu, sous l'ormeau centenaire,  
S'empressaient, en nombreux et bruyants bataillons,  
Un tas d'écrivassiers ; devant ces oisillons,  
Le rossignol fuyait dans un autre parterre.

Tels, de la veille éclos, canetons batailleurs,  
Ils s'entre-déplumaient. — Cladel, doux et railleur :  
« Aimez-vous, mes enfants, et chantez la Nature. »

Si clément il était pour ces jeunes surgeons,  
Ecarquillant leurs yeux à la Littérature,  
Qu'il trouvait du talent même à Monsieur Roujon.

---

<sup>1</sup> Bio reprise de Wikiédia : Paul-Étienne Vigné naît rue de la Blanquerie, actuelle rue de l'Université, à Montpellier, d'un père boulanger, né à [Octon](#), libre penseur et athée<sup>1</sup>, ami de Jules Bazile, qui sera plus connu sous le nom de [Jules Guesde](#)<sup>2</sup>. Après un bref passage au Petit séminaire (sa mère est une catholique très pratiquante) et la mort de son père, il fréquente le lycée et obtient son baccalauréat en 1876<sup>3</sup>. Il est admis en 1880 au concours d'entrée à l'École navale de Toulon, où il passe un an, puis est admis au concours de l'internat à la Faculté de médecine de Montpellier. Il est détaché à l'hôpital d'[Aix-en-Provence](#), puis promu médecin de la marine, il part en [Guadeloupe](#). De retour à Montpellier, il passe sa thèse de médecine en 1884. Il est alors promu médecin se deuxième classe et est envoyé au [Sénégal](#) puis en [Guinée](#)<sup>4</sup>. En 1886, il sollicite un congé sans solde de trois ans et devient médecin de la [Compagnie du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis](#)<sup>5</sup>.

En 1888, en France, il épouse Madeleine Vigné, qu'il connaissait depuis longtemps mais dont les parents l'avaient refusé et qui était devenue veuve d'un premier mari<sup>6</sup>.

Il se lance en politique et affronte [Paul Leroy-Beaulieu](#) aux élections du canton de [Lunas](#) pour le conseil général de l'Hérault de 1889. Il est battu<sup>7</sup>. Aux [élections législatives de 1893](#), il est élu député de [Lodève](#). Il retrouve à l'Assemblée nationale Jules Guesde, élu à [Roubaix](#). Il est élu en 1895 conseiller général du canton de Lunas<sup>8</sup>, puis maire d'Octon l'année suivante, battu aux municipales de 1905 et aux législatives de 1906<sup>9</sup>.

De 1907 à 1909, il effectue des missions d'inspection pour le ministère de l'Instruction publique<sup>10</sup>. Il se remarie en 1939 (Madeleine était décédée en 1936) avec Hélia Clément-Béridon. Il meurt en 1943 et est enterré au cimetière d'Octon<sup>11</sup>.

Je m'excuse de cette petite méchanceté commise, voici plus d'un quart de siècle, à l'égard d'un très brave homme, excellent et fort serviable confrère, qui fut, après Gustave Larroumet, je crois, directeur des Beaux-arts et a laissé un petit roman, où, en vérité, le talent ne manque pas. Mais que voulez-vous, lorsque je publiai ces vers à La Plume, j'étais encore, comme député, dans la bataille politique, et cet aimable fonctionnaire, rencontré jadis chez Cladel, m'avait refusé, ou plutôt n'avait pu m'accorder je ne sais plus quelle faveur, le ruban violet peut-être, que je sollicitais d'urgence pour un de mes électeurs. Inde irae... et le trait final de mon sonnet.

Il est certain, cependant, que le bon Cladel trouvait du talent à tous ceux qui, le dimanche— son jour — prenaient la peine de descendre la Seine en bateau-mouche, et de grimper pour lui rendre visite, jusqu'à son ermitage haut perché.

Inutile, par conséquent, de dire qu'il m'en trouva beaucoup à mon premier roman, rien qu'après avoir parcouru rapidement le manuscrit que je lui remis le jour même où je lui fus présenté par Paul Lefort, le frère de l'aquafortiste Henri Lefort.

Je lui demandai de vouloir bien le préfacier ; ce à quoi il acquiesça tout de suite, et comme je lui avais parlé de l'éditeur Ollendorff, pour l'éditer :

— « Non, non, me dit-il, débutez plutôt chez Lemerre ». Et il me répéta ce que m'avait dit son beau-frère Louis Muller à la brasserie du faubourg Montmartre. « Ledrain, le lecteur de Lemerre, est mon ami ; votre livre est un bon livre ; et je ne doute pas de sa décision. Je lui remettrai le manuscrit, dès que j'en aurai terminé la lecture, et la préface en même temps. Revenez dimanche prochain ; je crois pouvoir vous promettre que vous trouverez ici la réponse désirée.

Et cela fut, en effet. Le dimanche suivant, dès me voir, il me remit une lettre de Ledrain fort élogieuse.

« Que votre jeune ami, concluait-il, vienne un de ces soirs, passage Choiseul, pour signer le traité et fixer la date de publication. »

Je dis à Cladel toute ma joie de voir mes vœux ainsi exaucés.

Devant la douceur brillante de ses yeux et le sourire qui voltigeait sur ses lèvres, on ne savait lequel était le plus heureux du jeune homme ou du vieillard. Ce fut avec la même bonté dont je me sentais ému qu'il sortit d'un tiroir quelques feuillets de papier noirci, et qu'il me claironna la préface écrite pour mon roman. Dans mon enthousiasme de débutant, et devant tant de condescendance de la part du grand romancier, je trouvai le morceau superbe et lui décochai le plus ardent dithyrambe que ma reconnaissance m'inspira. Je m'exagérai peut-être, à ce moment, la beauté de cette prose; cependant quand aujourd'hui, après plus de trente-sept ans, il m'arrive de la relire, je me sens frémir de joie comme alors, et j'éprouve la même fierté, d'avoir inspiré, par mon livre de début, ces lignes qui respirent la plus grande sincérité. Cladel!, en effet, bien qu'il n'eût jamais été aux colonies, avait été vraiment pris par l'exotisme vécu de mon œuvre, et il s'était intéressé au problème que j'y pose : L'amour, tel que l'entendent les civilisés, est-il possible entre un homme blanc d'une certaine culture et une négresse primitive, une négresse des tribus vaincues n'ayant jamais eu contact avec le vainqueur ? Et c'est, inspiré par le côté poignant de ce problème, qu'il écrivit ceci dont, je le répète, j'éprouve encore quelque fierté :

— « ... Quoi, grands dieux! Un de vos frères aînés ou cadets, qu'importe ? vous soumet une œuvre qui palpète comme la vie elle-même, où tout vibre, sanglote et crie ; Oui, tout : le ciel en flammes, la mer ardente comme lui, les branches et les racines difformes des arbres primitifs, et les caïmans et les vautours, enfin la Nature entière ; où l'âme des exotiques et celle de nos congénères de France et d'Europe est disséquée ainsi qu'un cadavre à l'amphithéâtre, et la chair, toute la chair humaine exposée et décrite fibre à fibre avec une exactitude telle et tant d'énergie à la fois, que l'on se

demande si l'auteur ou le chirurgien a peint là les rêves d'un supplicié quelconque ou tracé sa propre autobiographie ; et l'on aurait la honteuse effronterie après avoir subi, de même que lui, la nostalgie qui le mine et la fièvre qui le tue peu à peu, d'aligner au-dessus de sa prose toute imprégnée de larmes et de sang, une série de phrases plus ou moins ternes, ou dans leur sécheresse froidement pomponnée au goût des Académies !... »

Je passai à corriger mes épreuves une partie de l'automne, qui, cette année-là, fut d'une tiédeur et d'une somptuosité exceptionnelle, dont se grisaient mes yeux épris de lumière, et qui ajoutaient encore à l'allégresse de ces débuts inespérés.

Une collaboration presque assurée au Figaro; de forts encouragements à la Revue Bleue qui, après Samgadi, m'avait demandé d'autres contes exotiques, l'amitié de Cladel et du bon papa Jules Troubat, les sympathies d'Edouard Durranc, de Paul Arène et d'autres que je me proposais de cultiver sérieusement; enfin mon premier livre publié et un traité fort avantageux signé avec une des maisons d'édition les plus haut cotées de la capitale, tels étaient les résultats obtenus, depuis mon débarquement et ma visite à Pierre Loti, c'est-à-dire depuis à peine quelques semaines.

Etait-il possible de rêver un avenir littéraire plus souriant, et dont la douce vision emplissait mes prunelles, tandis que, debout sur le pont du bateau-mouche, j'allais chaque dimanche à Sèvres, rendre visite au vieil écrivain si bon et si paternel. Pendant que défilaient, sur les deux rives, guinguettes pavoisées, villas et maisons grillant au soleil ou noyées dans la verdure, je me voyais devant le but si ardemment désiré et me sentais tout le courage nécessaire pour « arriver ».

J'entrevois même, plus nettement, la possibilité de donner sans retard ma démission d'officier de marine, pour me jeter tout entier dans la mêlée littéraire, et vivre désormais de ma plume en vrai gendelette professionnel.

Telle était la sympathie, je devrais dire l'affection, dont je me sentais rempli pour Cladel, que je m'en ouvris tout de suite à lui.

Il fut loin d'entrer dans mes vues.

— « Avez-vous de la fortune ? me demanda-t-il tout d'abord.

— « Non, lui répondis-je, je ne possède que quelques économies faites aux colonies et à la mer. »

Alors, comme si j'eusse été son propre fils sur le point de perpétrer une sottise, il leva les bras au ciel :

— « Mais en ce cas, pourquoi donc, grands dieux, lâcheriez-vous une situation déjà brillante, acquise, m'avez-vous dit, à la sueur de votre front, une situation qui vous a ouvert des mondes nouveaux, qui a déjà enrichi votre cerveau d'inoubliables visions, votre âme de sensations rares, et inaccessibles à nous, pauvres terriens, qui vous a permis d'écrire un beau livre et des nouvelles remarquées, tout en faisant, chose incroyable à votre âge, des économies!

« Et contre quoi troquerez-vous cela, mon bel ami ? Contre la misère peut-être ou la gêne perpétuelle à coup sûr. De grâce, jetez dehors brutalement, et sans hésiter, toutes les illusions que vous me paraissez apporter de la brousse africaine, sur le sort des artistes et des écrivains. »

Il se tut un instant, secoua sa crinière, passa nerveusement ses doigts dans sa barbe d'AEgipan, et continua :

— « Oui, oui, sauf de très rares exceptions, nous tous, romanciers, poètes, dramaturges, peintres, sculpteurs, graveurs, musiciens, chevaucheurs de chimères et chercheurs d'idéal, nous formons le plus lamentable, le plus piteux, miteux et calamiteux des prolétariats.

« Du premier janvier à la Saint-Sylvestre, notre pain quotidien est à la merci d'un éditeur ou d'un directeur de journal. Et quelle rétribution de famine attend les plus ardues et les plus délicats de nos travaux- Tenez, pour vous citer un exemple, savez-vous combien chez le même Lemerre, aujourd'hui votre éditeur, m'a rapporté la Fête votive de Saint-Bartholomé porte-glaive, sur laquelle je suai deux ans et qui, pourtant, me valut dans l'Univers, un âpre et superbe « Premier Paris » signé de Louis Veillot ? Trois cents francs, cent écus, comme on dit dans votre Languedoc et dans mon Quercy, pas une pistole de plus. De même le **Boussacsié, Les Va-nu-pieds, L'Homme de la Croix-aux-bœufs, Ompdrailles, Crête rouge, Kerkadec-garde-barrière, N'a qu'un œil**, tous ces enfants de mon cerveau que je mis au monde, après de longues, douloureuses et déprimantes gestations, n'apportèrent au logis de leur père toujours en travail que juste assez pour qu'il ne crevât pas de faim.

« Heureusement qu'après la guerre franco-allemande naquit, avec L'Echo de Paris, le Gil-Blas et autres, le grand quotidien vraiment littéraire, qui, tournant le dos à la politique et aux politiciens, nous fit, à nous écrivains, romanciers, conteurs et poètes, la plus large place, et nous gratifia de salaires inespérés... »

Il fit une nouvelle pause, et regarda, avec un sourire dont il ne put cacher l'amertume, Mme Cladel qui, bouche bée et non moins émue que moi, le couvait des yeux.

— « Oui, inespérée pour nous tous, et en disant nous tous, je discerne et compte au premier plan, comme poètes ou prosateurs, mon très cher Catulle Mendès, l'homme le plus beau, et le poète le plus raffiné de France et de Navarre, François Coppée, timide et doux comme une femme, Théodore de Banville, l'éblouissant magicien du vers, et dont les proses fleurent aussi bon le génie français, le pâle et douloureux Albert Glatigny, Paul Arène, l'incomparable conteur de ce Jean des Figues dont ni revues ni éditeurs ne voulurent, pas plus d'ailleurs que de sa Chèvre d'Or un peu plus tard. C'est aussi Mirbeau, qui malgré son Calvaire, mange toujours de la vache enragée. »

Je pourrais en citer d'autres encore, nos aînés déjà, et que leur gloire affirmée nourrit un peu mieux : Léon Gozlan, Charles Monselet, Jules Noriac, Aurélien Scholl, tous bien vus de Villemessant d'abord, puis de Francis Magnard et qui émargent, depuis déjà longtemps, à la caisse rothschildienne du Figaro. Et encore Emile Zola que ses premiers Rougon Macquart conduisent, à grand pas, vers l'opulence, entraînant à sa suite la brillante théorie de ses cadets : Paul Alexis, Guy de Maupassant, Huysmans, Henry Céard et Léon Hennique. Et aussi Jules Claretie qui, débrouillard plus qu'aucun de nous, trouva toujours le moyen de manger du bon pain blanc à satiété; d'autres, d'autres encore dont tes noms ne viennent pas sur mes lèvres, et pour qui la nouvelle grande presse littéraire fut le Messie tant désiré et la Providence inattendue... »

A nouveau, le romancier fixa les yeux sur sa femme avec un sourire où il y avait autant de tristesse que d'orgueil :

— Si ma nombreuse et remuante marmaille est, comme vous l'avez constaté, robuste et regorgeante de sève, si nous mangeons tous à notre faim, si mes chiens dont je ne peux me passer tant ils m'aiment, sont, chaque jour, pourvus d'une suffisante pâtée, nous le devons à cette vaillante, à cette incomparable, qui fut et reste la femme forte des Ecritures, qui nous couve tous plus jalousement qu'une poule ses poussins, et n'a jamais cessé d'accomplir pour nous, avec l'argent que je lui donne, les miracles du Nazaréen... »

Il jeta le bout de cigarette qui déjà brûlait ses lèvres. Assise près de moi — nous étions encore seuls, fenêtres ouvertes dans le modeste salon — Mme Cladel, née Julia

Mullem, regardait toujours son mari, silencieuse et non moins émue que moi. Debout, drapé dans sa houppelande de chevrier, ses longs cheveux et sa barbe doucement remués par la brise venant du fleuve, on eut dit un « mege » du pays quercynois haranguant des paysans un jour de fête votive.

Et il était très beau ainsi, et ses paroles étaient cent fois plus belles, plus éloquentes que celles en lesquelles je m'efforce d'enchâsser, après plus de trente-sept ans, sa pensée.

Alors, comme, couchés autour de lui, ses chiens avaient l'air de l'écouter, eux aussi, il plongea sa main dans la toison de l'un d'eux et se mit à nous déclamer ces vers depuis fort peu composés. Rares sont les vers du grand romancier, aussi les ai-je précieusement conservés :

O mes chiens! Aujourd'hui que je suis sobre et sage,  
Et qu'une barbe inculte encadre mou visage,  
Vous ne pouvez, morbleu ! vous figurer quel sang

Courait alors en mes veines d'adolescent!  
Ah! si la giroflée et l'œillet et la rose  
D'antan où nul souci ne me rendait morose,

Ressuscites parlaient de feu tant de printemps  
Vous sauriez ce qu'il fut, votre maître à vingt ans !  
Parfois je songe encore à ces jours de folie...

Mais, ô Famine, ô Paf, qui faites chère lie  
Bien plus heureux, allez, que vos prédécesseurs,  
Zèbre, Ratas, Finette et leurs frères et sœurs

Qui jeûnant de deux jours l'un, à la belle étoile  
Dormaient auprès de moi, vêtu, l'hiver, de toile,  
Je vous chéris autant que mes pauvres aînés.  
En un livre bientôt, vous serez couronnés  
Tous, et demain mes fils apprendront là, qu'en somme  
Le pire d'entre vous me fut meilleur que l'homme.

A ce moment, par la fenêtre, un rai de soleil entra, caressa la barbe du Maître et fit une auréole à sa figure de Christ parabolisant.

Celui des chiens qui couvrait ses pieds de son museau, leva la tête, et se mit à aboyer joyeusement :

— « Ah ça, Famine, murmura Cladel en lui secouant doucement l'oreille, qui applaudis-tu ? mes vers ou ce rayon d'or ?

— Ni l'un ni l'autre, sembla répondre Famine, et son regard pétillant d'intelligence montrait dans le jardin la petite porte à claire-voie qu'un visiteur venait d'ouvrir.

— « M. Georges Rodenbach », dit Mme Cladel en allant à son devant.

## II

### Léon Cladel et les « Jeune-Belgique ».

Pendant tout le temps où, depuis, je fréquentais l'ermitage de Cladel, je puis dire que le doux et pâle poète de la Jeunesse blanche compta parmi les plus assidus des visiteurs dominicaux.

Je le vois encore menu et triste, recroquevillé, dans un coin de canapé, écoutant le Maître qu'il vénérât, ou tout autre, parlant rarement lui-même car il méditait déjà sans doute son beau livre *Le Règne du Silence* qu'il devait publier un peu plus tard.

— « Si jamais un auteur fut physiquement l'homme de son œuvre, disait de lui Léon Cladel, c'est bien Georges Rodenbach. Quand il est assis près de moi, que je regarde ses cheveux d'un blond cendré, sa fine moustache d'une blondeur encore plus effacée, ses mains fines, mièvres, qu'on dirait sculptées dans du très vieil ivoire, son teint déjà fané, bien qu'il soit encore jeune, ses yeux, d'un bleu passé et trépassé, près duquel celui de la pervenche paraît violent, et dont l'éclat est encore amorti par de longs cils, oui, quand je le vois ainsi, accentuant la grisaille de sa personne par d'élégants complets de teintes plus décolorées encore, il me semble que je relis ses *Tristesses*, sa *Mer élégante*, et surtout sa *Jeunesse blanche*. Oui, ce poète de la brume, des choses vétustées, des horizons mornes, porte son œuvre sur lui, la concrétise et la synthétise mieux que ne le ferait le plus pénétrant des critiques.

Et Cladel ajoutait: « Oh! je l'aime ainsi, mon Rodenbach, dont le talent dépasse de cent coudées un tas de freluquets, de poétaillons belges ou français, qui font devant ses premiers livres la petite bouche, grimace de jalousie sans doute. J'en raffole, moi, voyez-vous, de ces livres. Je sais par cœur des vers de sa *Jeunesse blanche*, et sans crainte de me tromper, je dis à ses détracteurs : Patience, clamps, qui n'avez rien dans le ventre, vous verrez bientôt ce qu'il garde, lui, dans le sien! Il est quelqu'un, lui, entendez-vous, musards, tandis que vous, psutt ! psutt ! » Et Cladel, avec son pouce, faisait le geste d'arracher ses incisives.

Que n'a-t-il vécu assez longtemps, le bon romancier, pour lire le *Règne du Silence* qui parut peu après sa mort, et dont il ne connaissait que quelques poèmes, encore inédits, lus dans son ermitage par Rodenbach ! Comme il eût été heureux d'avoir prédit juste, en admirant *Le Voyage dans les yeux*, *le Musée des béguines*, *Le Carillonneur*, *Les vies encloses*, *le Miroir du ciel natal* et surtout ce livre incomparable qui a pour titre *Bruges-la Morte* !

Silencieux et dolent, il a vécu sa vie de poète, hélas, bien courte, et il est mort à 43 ans, sans connaître ce qu'on appelle le succès et presque dédaigné par la critique, qui attendit sa disparition pour lui rendre un peu de justice. Oui, il fallut encore plusieurs années pour qu'elle reconnût, avec Cladel, que nul, mieux que lui, n'avait rendu l'impression des choses natales qui avaient modelé son être : horizons brumeux, mornes canaux, cloches discrètes de béguinages, paysages muets et dolents, cités assoupies, qu'enveloppe une atmosphère de tristesse lénitive, et, pour lesquelles, la vie présente semble n'être que le reflet d'un passé lointain... »

J'ai gardé de Rodenbach, de nos visites faites ensemble à Cladel, un souvenir attendrissant qui rend ma plume légère, et fait battre mon cœur, en l'évoquant.

Je crois bien qu'à l'époque dont je parle, il n'y eut pas d'écrivain français, ou du moins de romancier, plus aimé, plus fêté, plus adulé dans les milieux littéraires belges que Léon Cladel.

Pendant deux ans, j'ai vu défiler chez lui presque toute l'école qu'on appelait alors « Jeune-Belgique ». Profondément influencée par le robuste, original, et déjà célèbre

romancier Camille Lemonnier, ayant pour Mécène, et aussi pour animateur Edmond Picard, l'avocat lettré, écrivain lui-même, elle faisait, à ce moment, parler beaucoup d'elle, tant à Bruxelles qu'à Paris.

C'est un fait curieux à constater que ces jeunes poètes et prosateurs, nés, vivant, écrivant et chantant dans un pays de brume, se soient, alors, à ce point engoués — c'est le mot, — pour un Maître qui eut, toute sa vie, la nostalgie du soleil, et pour une œuvre dont toutes les pages resplendissent de ses rayons.

Cette sympathie dont j'ai eu, pendant trois ans, des preuves nombreuses, allait, je crois bien, plutôt à l'homme qu'à l'œuvre, car c'est en vain que vous chercheriez la trace la plus légère d'une influence exercée par les écrits de Cladel, sur la production des plus notoires et des plus talentueux « Jeune- Belgique ». Rien de commun, pas la moindre analogie entre, par exemple, l'art et l'esprit de l'auteur du *Bouscassié* et ceux de Georges Rodenbach, d'Emile Verhaeren, de Georges Eekhoud, d'Arthur James, d'Ivan Gilkin, pour ne citer que les plus connus.

En l'œuvre seule de Camille Lemonnier, et encore, dans certains de ses romans seulement, *Un Mâle*, *Le Charnier*, *Le Mort*, se révélerait la tendance de Cladel à rechercher des sujets violents, des milieux au relief saisissant permettant des excès de couleur et des véhémences de style. Des écrivains « Jeune-Belgique » que je viens de nommer, celui que je vis le plus souvent à l'ermitage de Sèvres fut, après Rodenbach, Camille Lemonnier.

Profonde était l'amitié qui unissait ces deux hommes et Cladel disait souvent: « J'aurai eu, dans ma vie, deux vrais amis, ou plutôt deux frères spirituels : le poète des *Fleurs du Mal* et le romancier du *Mort*. Il convient ajoutait-il parfois d'augmenter ce nombre d'une unité en y joignant Mendès, le beau Catulle. »

Lorsque Camille Lemonnier s'était marié, il avait voulu, pour témoin, l'ermite de Sèvres, et celui-ci, malgré son âge, et l'état précaire de sa santé, avait, incontinent, bouclé sa valise et gagné Bruxelles où l'attendait, d'ailleurs, une réception triomphante de la part de ses jeunes admirateurs.

On sait que la plupart des romans de Lemonnier parurent chez des éditeurs parisiens. Comme il ne cessa jamais d'habiter la Belgique, ce fut souvent Cladel qui défendit ses intérêts, et il en eut beaucoup de mérite car il ne sut jamais bien défendre les siens, et n'y fût peut-être jamais parvenu sans l'active Mme Cladel.

Je vois encore, assis dans le modeste cabinet de travail, ce flamand roux, myope, robuste et trapu, dont le visage coloré, vultueux, quand il s'animait, respirait à la fois l'énergie et la bonté. Ses lorgnons perpétuellement vissés à la racine du nez, il ne cessait, en parlant, d'écartier avec l'index, les boucles rutilantes qui voltigeaient sur son front massif.

Quand il arrivait à Paris, pour le lancement d'un de ses livres, sa première visite était pour Sèvres. Il commençait par donner à Cladel des nouvelles de tous ses amis de Belgique. Presque toujours sa venue avait été précédée et annoncée par la réception d'une bourriche pleine, à crever, de ces appétissantes victuailles comme il n'en était que sur les marchés plantureux de Bruxelles.

C'était Edmond Picard qui se rappelait ainsi au bon souvenir de l'ermite. Cladel, en les déballant, se livrait à un feu d'artifices d'interjections admiratives, mêlant, dans son parler non moins pittoresque et imagé que son style, le lôs d'une poularde bien grasse, d'un faisan dodu et celui de son ami le fin lettré, le grand avocat.

— « Et que fait-il présentement, ce cher Mécène, demandait-il à Lemonnier ? Trouve-t-il au moins le temps d'écrire ? Quel dommage que le barreau dispute aux Lettres cet incomparable, aussi bien doué par la Nature comme orateur que comme

écrivain. De combien de purs chefs-d'œuvre la chicane et la poli- tique auront privé votre pays !

— « Rassurez-vous, Cladel, faisait Lemonnier, le Parlement et le Palais ne l'absorbent pas au point de lui faire oublier ses Scènes de la vie judiciaire. Il est en train présentement de donner une suite à la *Forge Roussel*, à *Mon Oncle le Jurisconsulte*, à la *Veillée de l'huissier* et à son admirable *Juré*. Le titre de cette nouvelle œuvre n'est pas encore arrêté et il espère bien, avant la fin de l'année, mettre, au bas de la dernière page, le mot : Fin.

— « Ah- tant mieux, s'écriait Cladel, il y aura encore de bons moments pour les lettrés de Belgique et d'ailleurs.

— « Surtout d'ailleurs — ponctuait l'auteur du *Charnier*.

— « Hélas! soupirait le père des *Va-nu-pieds*, nul n'est prophète dans son pays. Et Verhaeren que devient-il ? Que fait-il ? On ne le voit plus à Paris.

— « Oh ! Verhaeren, dit, ce jour-là, Camille Lemonnier avec un peu d'émotion dans la voix, il est bien changé depuis votre visite chez nous. La maladie s'est abattue sur lui et le poète de notre Flandre, le chantre plein de vie de ses robustes filles, atteint de neurasthénie, broie du noir.

— « Tant pis ! Oh ! tant pis ! » — murmura Cladel, dont le front se rembrunit, car il aimait beaucoup le poète des *Flamandes*... « Il n'y avait pourtant rien qui fit prévoir cela dans ses *Contes de Minuit*, et dans ses *Moines*, qu'il m'envoya voici peu, ornés d'une dédicace toute filiale. Jamais la sombre vie monacale, et l'ombre éternelle des cloîtres ne furent évoquées avec tant de maîtrise et de puissance.

— « Les médecins qui le soignent ont beaucoup d'espoir, et pensent que sa robustesse native et la vigueur de son cerveau l'emporteront.

— « Oh ! tant mieux ! tant mieux ! je souhaite de toute mon âme que ce cher et grand poète soit bientôt délivré de ce mal, un des plus terribles qui puissent frapper l'homme de rêve et de pensée. » Et, disant cela, il esquissait le geste d'un mage quercynois, délivrant un pâtre d'un mauvais sort.

On sait, qu'en effet. Verhaeren sortit victorieux de sa crise, mais que son talent subit, dès lors, une nouvelle orientation.

Des jours sombres traversés, se ressentirent et les *Soirs*, et les *Débâcles*, et les *Flambeaux noirs*, où l'amour franc, l'amour sain, la belle joie de vivre font place à une sorte de désespoir qu'on dirait inspiré de Schopenhauer, Avant la mort, bête et brutale qui le frappa, pendant la guerre, sur les quais de la gare de Rouen, il devait, en versant dans le Symbolisme et en adoptant le vers libre, parcourir une troisième étape, au cours de laquelle il donna les *Apparus dans mes chemins*, les *Campagnes hallucinées*, les *Villages illusoires* et ces *Villes tentaculaires* qui furent beaucoup lues et discutées.

Nombreux certes, allèrent les admirateurs à ces œuvres, si différentes des premières par le fond et par la forme ; mais à beaucoup elles ne firent oublier, ni les *Flamandes*, ni les *Contes de minuit*. Et Cladel fut toujours parmi ceux-là.

Cladel aimait raconter comment, le premier de ses amis belges, Verhaeren, trouva le chemin de son ermitage.

— « Escorté, comme toujours, de mes deux chiens *Famine et Paf*, je revenais d'une courte promenade sur les berges de la Seine, lorsqu'à l'entrée même de la rue Brongniart, j'aperçus un quidam, aussi élégamment vêtu que je l'étais peu, et en train de dévisager l'es rares maisons qui la composent. »

Dès me voir, il vint sur moi : « Pourriez-vous, fit-il poliment, m'indiquer où habite Léon Cladel ? » Est-ce assez bête ? Mais cette suppression du « Monsieur » qu'exige l'habituelle politesse, me donna une émotion plutôt agréable, et ce fut d'un ton



presque paternel que je répondis : « Tel quel, me voilà, jeune homme! » — « M. Emile Verhaeren. » — « Oh! l'auteur des *Flamandes*. »

« Et sans plus de façons, prenant la manche de son veston ultra-select, je mis son bras sous ma vieille cape de pâtre et l'entraînai dans mon ermitage. »

Un autre écrivain Jeune Belgique qui eut toutes les sympathies de Léon Cladel, ce fut Georges Eeckhoud, dont il estimait beaucoup plus les poèmes que les romans. Le poète, disait-il, est chez lui plus original que le romancier. C'était aussi l'avis que j'entendis formuler par Camille Lemonnier et Edmond Picard.

Pour tous les trois, *Myrtes et Cyprès*, par lesquels il débuta, les *Zigzags poétiques*, et les *Pittoresques* qui suivirent, suffisaient pour le classer parmi les plus grands poètes contemporains de la Belgique. Parmi ses romans, bien au-dessus de *Kees-Doorik* et des *Milices de St-François*, ils plaçaient sans hésitation ses *Kermesses*.

— « Ce sont des livres savoureux, disait Cladel, débordant de vie, où s'exalte l'âme même de la Belgique. »

Je pourrais, longtemps encore, continuer l'évocation des souvenirs que j'ai gardés des jeunes écrivains, poètes et romanciers que je trouvais chez Cladel, lors de mes visites. Il fut, je le répète, l'écrivain français le plus populaire parmi les milieux littéraires «Jeune Belgique». Dans les nombreuses et importantes revues avec lesquelles, grâce aux générosités d'Edmond Picard bataillèrent ardemment ces écrivains pleins de talent et de fougue, le nom et l'œuvre de Cladel sont exaltés à chaque page. Assez rares sont les critiques défavorables. Et cela fut pour le Maître français qui en était fier, la plus noble consolation et le plus ferme soutien de sa vieillesse.

### III

## Au Café Napolitain.

### Léon Cladel et Catulle Mendès.

A l'époque où j'allais à peu près tous les dimanches à l'ermitage de Sèvres, c'est-à-dire de 1887 à 1892, année de sa mort, Cladel ne faisait à Paris que des apparitions espacées. Miné par le diabète, dont il était depuis longtemps tourmenté, devenu très frileux, il restait des semaines entières confiné dans sa chambre, ou dans son cabinet de travail, œuvrant sans relâche et toujours devant le feu, ou à côté de son poêle. Il ne sortait de sa villa que par les belles journées soleilleuses, et alors, il s'en allait promener ses chiens, soit sur les berges de la Seine, soit vers les futaies opulentes qui joignent Sèvres à St-Cloud. Quand, pour ses affaires, il était obligé d'aller en ville, à *L'Echo de Paris* surtout, il ne manquait jamais de faire halte au *Café Napolitain*, qui est à côté, et où il était sûr de rencontrer le meilleur de ses amis, Catulle Mendès. J'avais fini par connaître les jours et les heures de ces stations, et, sur son invitation, je l'y rejoignais quelquefois. C'est là et par lui que je connus l'auteur d'*Hesperus*.

Il était alors au point culminant de sa notoriété : Romans, chroniques, nouvelles, conférences, critique, théâtre, poésie, il accaparait tout, dominait tout, semblait vouloir s'imposer partout. De là de nombreuses et profondes inimitiés, des jalousies tenaces et plus nombreuses encore.

On ferait des volumes avec toutes les petites méchancetés, les médisances, voire les calomnies, sans compter les roseries légères dont le père de *Zohar* était l'objet des deux côtés de la Seine.

Encore si l'on s'était contenté de s'en prendre à ses nombreuses productions, trop nombreuses, en effet, pour avoir les qualités de fond et de forme, que le temps seul peut donner et qui, seules, assurent la durée, cela eût été juste et normal ; mais, sa personne même et surtout sa vie privée étaient l'objet d'odieux et incessants racontars dans les petites revues et les cénacles, à Montmartre, à Montparno, comme au Quartier latin. On l'y appelait le « beau Catulle » en entourant cette épithète de clignements d'yeux, de sous-entendus qui faisaient surgir de graves soupçons sur l'anormalité de ses mœurs ; d'autres disaient, en parlant de lui ou en écrivant sur lui, « l'obscène Catulle » et le livraient, lâchement aux foudres du sénateur Bérenger. Plus érudits mais plus ignobles encore, certains fouillaient jusque dans les religions millénaires de l'Egypte, pour en sortir, à son intention, le « Bouc Mendès ».

De son alcôve aux restaurants et aux cafés de nuit qu'il fréquentait, cette malignité le suivait partout. On épluchait, jusqu'à ses moindres bonnes fortunes. On comptait ses dépenses chez le parfumeur et au hammam. On le subodorait en l'espionnant. On lui reprochait, à la fois, d'être beau et de n'avoir pas de talent. « La Nature, écrivait-on, dans je ne sais plus quelle feuille éphémère du Boul' Mich' ou de Montmartre, a mis sur son visage toute la part de beauté dont elle disposait pour lui ; il n'en est point resté pour sa prose et pour ses vers. »

*Je porte fièrement la honte d'être beau*

disait-il lui-même.

Car beau, certes, il l'était; autant, sinon plus, qu'Alphonse Daudet et Jean Aïcard. Peut-être même, payait-il pour cette beauté physique plus encore que pour ses succès et son envahissante production. En résumé, je crois bien qu'il n'y eut jamais dans les

parlotes littéraires de la capitale, d'écrivain plus vilipendé, plus maltraité, plus calomnié, que le fut Catulle Mendès, et cela jusqu'à l'accident tragique de chemin de fer qui, par une coïncidence bizarre, broya son corps, et fit de son visage resté beau malgré les années, une sorte de chair à pâté. Mais comme toujours en ces cas, si Mendès ne comptait plus ses ennemis et ses envieux, auxquels, j'oubliais de le dire, il n'opposa qu'un sourire dédaigneux, sauf dans les cas trop graves où il mit flamberge au vent; s'il vécut, dans une atmosphère de jalousie, il eut aussi des amitiés, de ces amitiés qui attachent plus fortement encore que les liens du sang.

De ce nombre furent celles de François Coppée et, comme je l'ai dit, de Léon Cladel. J'avais lu dans la brousse beaucoup de petites revues, et lors de mes courts séjours à Paris, j'avais passé quelques heures au *François 1er*, au *Mahieu* et dans quelques tavernes de la Butte, où on l'éreintait plus qu'ailleurs ; dans ma naïveté de « colonial » j'avais pris à la lettre certains de ces racontars, et pas mal de ces ragots.

Je m'en ouvris à Cladel, lorsqu'il me dit : « Venez tel jour au Café Napolitain, je vous présenterai à Catulle Mendès. »

Il s'esclaffa : « Ah ! broussard de broussard, — s'écria-t-il, — on voit bien que vous sortez de la Sylve africaine, et que vous ignorez tout du microcosme calamiteux et superbe qu'est Paris. Je ne perdrai pas mon temps à vous débarbouiller des légendes dont vos oreilles et vos yeux ont été salis. Je vais vous faire connaître le quidam, et cela, j'en suis certain, suffira. »

Et cela suffit, en effet ; car je trouvai en Catulle Mendès, un homme très doux, d'abord facile, aussi simple que pouvait l'être un écrivain répandu comme il l'était, et je trouvai aussi un des plus serviables confrères qu'il m'ait été donné de rencontrer. A trente-sept ans de distance, il m'est permis d'exprimer, aujourd'hui, mon opinion sur lui, avec d'autant plus de sincérité que je ne lui dois rien, que je ne lui ai jamais rien demandé, bien que, dès notre première rencontre devant Cladel, il se soit mis à mon entière disposition pour m'aider en mes débuts.

— « Venez me voir au *Gil Blas*, quand vous voudrez. (Le Journal n'était pas encore fondé). Je n'y suis jamais allé. Et sauf deux ou trois nouvelles rencontres qui suivirent la première, et toujours au *Café Napolitain*, toutes nos relations, pendant de longues années, se bornèrent à quelques salutations amicales échangées sur les Boulevards. Il se plaignit un jour à Cladel de mon indifférence à son endroit, sur laquelle sans doute, il se méprenait. Cladel étant alors bien souffrant, ce fut la bonne Madame Cladel qui, rencontrée un jour chez Lemerre, me dit : « Pourquoi n'allez-vous pas voir M. Mendès? » Et elle ajouta : « Vous êtes vraiment par trop timide, cher Monsieur! » Je ne pus que lui répondre : « Hélas ! Madame », et ce fut tout.

## IV

### Léon Cladel, Baudelaire et Albert Glatigny.

J'ai dit que Léon Cladel aimait beaucoup Baudelaire. Bien qu'à cette époque, vingt ans se fussent écoulés depuis sa mort, il en parlait souvent, et toujours sur un ton dithyrambique. On connaît les pages curieuses et presque lapidaires qu'il lui avait depuis longtemps consacrées sous ce titre monosyllabique et suggestif : Dux.

Cladel y raconte comment il apprit à écrire aux côtés de l'auteur des *Fleurs du Mal*. A l'en croire, aucun maître ès-langue française ne fut, pour son élève, aussi exigeant et dur. Cette collaboration rappelle celle de Gustave Flaubert et de Guy de Maupassant. Mais je dois dire que si, en lisant les romans et surtout les nouvelles de ce dernier, on rencontre souvent l'occasion d'évoquer des pages de Salammbô, de Bouvard et Pécuchet, et surtout de Madame Bovary, il n'en est pas de même en ce qui concerne l'influence du style de Baudelaire sur celui de Léon Cladel.

J'ai lu et relu les livres de ce dernier depuis le *Bouscassié*, qu'il! disait être son vrai premier roman, jusqu'à *Kerkadec-garde-barrière* qu'il écrivit peu de temps avant sa mort, et je n'y trouvai jamais une page, voire une série de phrases, qui, sous le rapport de la forme, pussent se rapprocher, je ne dis pas de ses vers, — ce serait par trop extraordinaire, — mais de ses proses les plus connues, originales comme ses *Petits poèmes en prose*, comme *les Paradis artificiels*, imités de Quincey, ou bien encore traduites d'Edgard Poë, telles les *Histoires extraordinaires*, et les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*.

On ne peut, à mon avis, imaginer deux styles plus différents. Un seul exemple à l'appui, mais il est, je crois, suffisant : Dans les livres de Cladel, la phrase s'allonge, interminable tantôt, âpre, rude, broussailleuse, rocailleuse, autant qu'une ravine du Quercy, tantôt fluente, limpide et douce, comme les ruisseaux et les cascadelles, coulant et murmurant dans des profondeurs, mais toujours enchevêtrée d'incidentes, longues, longues à remplir une ou même deux pages entières ; tandis qu'en parcourant attentivement les proses de Baudelaire, vous ne trouverez pas une phrase occupant plus de huit lignes et flanquée de trois conjonctions. Pour lire du Léon Cladel à haute voix, il faut une poitrine large et robuste, au souffle puissant; on peut déclamer de la prose baudelairienne même avec une haleine écourtée.

C'est ce que je me permis, un jour, de faire remarquer à Cladel lui-même, mais, comme il en eut l'air contristé, je n'insistai pas. Je préfèrai, par certaines journées où le soleil caressant les coteaux de Sèvres et les murs de son ermitage mettait en joie son âme simple et son corps frileux, l'écouter dans ses longues évocations du grand disparu.

J'appris ainsi que, par sa vie bizarre autant que par la géniale étrangeté de son œuvre, Baudelaire avait prêté à bien des légendes, la plupart défavorables à son endroit.

— « Par exemple, me disait-il, on l'a représenté comme un alcoolique invétéré, un peu dans le genre de Verlaine, en ce moment. Or, cela est absolument faux. Rares sont aujourd'hui les hommes de lettres ou les artistes qui ne vont pas deux fois, ou tout au moins une fois par jour, s'asseoir dans un Café des Boulevards ou à sa terrasse, à l'heure dite de l'apéritif. Tout en parlant du livre en train ou en daubant sur un éditeur, on y sirote, entr'autres, ces poisons étiquetés « Pernod » ou « Amer Picon ». Or, je puis vous dire qu'à l'époque où je fréquentais assidûment Baudelaire, il ne mit

jamais les pieds en ces endroits. Les liqueurs fortes, chartreuse, cognac, et autres, lui étaient également inconnues. Il ne faisait une exception que pour le vin dont il buvait quelques verres, toujours après le repas à la mode des Anglais. « Je ne l'aime pas beaucoup, disait-il, mais cela m'aide à digérer, et je ne bois que du bon. » "

Pour me prouver encore sa sobriété, Cladel me lut, certain soir, une page des *Souvenirs* de Schaune, le Schaunard de la *Vie de Bohême* d'Henry Murger. C'était le récit d'un déjeuner que lui offrit, un jour, l'auteur des *Fleurs du Mal*, chez un marchand de vin de la rue Saint- Honoré. Le voici : .

— « Nous passâmes dans l'arrière-boutique et un garçon paraissant dressé à ce service mit nos deux couverts sur une grande table ronde. Ensuite, et ce fut tout le menu, arriva un magnifique morceau de fromage de Brie, jaune et onctueux qui s'étalait dans une assiette à filet doré. Il était accompagné de deux bouteilles d'un bordeaux authentique que le patron vint lui-même déboucher avec un soin pieux.

« Mon ami, prenant son couteau à manche d'ivoire, me coupa une part de fromage ; puis il me versa la purée septembrale, dans un verre mousseline tout en m'invitant à commencer la fête.

— « Mais, lui dis-je, est-ce que nous débutons par le dessert? Et serait-ce encore une mode orientale ? »

Il me répondit :

— « Vous avez droit, mon cher Schaune, à un mot d'explication. Je suis gourmet par excellence, et quand je ne puis me procurer un festin digne de moi, ce qui ne m'arrive que trop souvent, je procède toujours ainsi. Par un facile effort d'imagination, je me figure être arrivé au dernier acte d'un excellent repas où tous les mets étaient à la hauteur du fromage et du vin que nous absorbons en ce moment. Remarquez que ce bordeaux est merveilleux, d'une grande finesse ainsi que d'une couleur splendide dans le cristal. Il est à la fois la joie de la vue, de l'odorat et du goût. C'est un dieu à trois têtes comme celui qu'adorent les bouddhistes, et il ne coûte que trois francs.»

« Tout en laissant dire, je l'observais et je commençais à m'expliquer son nez légèrement rosé se détachant sur son visage d'un blanc mat. Il buvait en artiste mais ne se grisait jamais... »

Ici Cladel ferma le livre, mais j'avais bien remarqué qu'il glissa, bafouilla même sur les mots « son nez légèrement rosé » et qu'il jeta, au contraire « Il buvait en artiste et ne se grisait jamais », en appuyant fortement comme s'il décochait le vers final d'un sonnet.

Je me gardai bien d'ajouter quoi que ce fût qui pût lui faire croire de ma part à une interprétation différente de celle qu'il donnait lui-même à la curieuse anecdote du fameux Schaunard.

Parmi les disparus, que Cladel aimait ainsi évoquer, il en était un dont le nom, après celui de Baudelaire, revenait souvent sur ses lèvres. Composé de syllabes douces, ce nom, chaque fois qu'il le prononçait, semblait atténuer la rudesse de son timbre, et habiller de velours sa gorge éraillée par le diabète. On eût dit qu'un essaim de ses abeilles quercynaises avait soudainement humecté de son miel sa bouche, perdue dans la broussaille de sa barbe. Je veux parler du poète des Flèches d'Or dont il fut l'intime.

— « Ah ! disait-il, quel être exquis ! Quelle suave créature que cet Albert Glatigny qui nous quitta, voici déjà près de quinze ans, et s'en alla, pulmonique résigné, avant même l'été de sa vie, souriant à la Mort maternelle et libératrice! Oh! l'incomparable archer dont les *Flèches d'Or* éblouissent encore mes yeux quand je les ferme. Et je

le revois alors, ce sagittaire décharné, long, blême, glabre et plus maigre que les clous de ses godillots paysans, avec lesquels, par un matin de printemps, il nous arriva de sa Normandie plantureuse. Je vois l'ossature tourmentée de ses traits, ses pommettes saillantes, sa mâchoire anguleuse, ses narines larges que la phtisie n'avait pas encore pincées, ses oreilles mal ourlées, quasi-pointues, comme celles d'un jeune faune; je vois sa grande bouche d'où coulaient les beaux vers comme, dans la vasque d'albâtre, tombe l'eau claire d'un mascarón de fontaine; je vois son cou de héron, aux muscles frêles, ses longs bras en ailes de moulin à vent que terminaient des mains blanches et des doigts effilés ainsi que les vrilles de ses **Vignes folles** dont il apportait les feuillets dans sa poche. Et je vois aussi la flamme toujours avivée de son regard que point n'étonnaient les merveilles de Paris, mais qui se pâmait devant le sourire bleu d'une pervenche. Oui, tel quel, je le vois mon Glatigny, mon cher bohémien et je l'entends, nous déclamer avec sa voix claire, bien timbrée de comédien talentueux bien qu'errant, les vers sonores de ses **Flèches d'Or** où s'évoquait un coin de terre natale.

Et il murmurait pieusement :

Elle est belle vraiment, la Normande robuste  
Avec son large col, implanté grassement,  
Avec ses seins, orgueil et gloire de son buste,  
Que fait mouvoir sans cesse un lourd balancement!

Elle est belle, la fille, aux épaules solides,  
Belle comme la Force aveugle et sans effroi !  
Il faut pour l'adorer longtemps des cœurs valides,  
A l'épreuve du chaud, de la pluie et du froid.

[...]

Au détour d'un sentier, alors qu'elle débouche,  
Ainsi qu'une génisse errant en liberté,  
On croit voir la Cérès indomptable et farouche,  
Du gras pays normand si riche de santé.

[...]

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter ici toutes les admirations, tous les enthousiasmes, tous les emballements de ce vieillard qui fut altruiste jusqu'à sa mort, et s'oublia souvent pour aider et pousser les autres...

**V.**  
**La mort de Cladel.**  
**In Memoriam.**

Lorsqu'il eut achevé sa belle œuvre rustique,  
Glorifié la glèbe, exalté Messidor,  
Il s'endormit en paix comme un poète antique,  
Ayant dompté le Verbe avec sa plume d'or.

Le rossignol quitta le verdoyant bocage  
Où l'ami s'éteignit comme meurt un flambeau,  
Pour s'en venir chanter dans le rosier sauvage  
Dont une main pieuse ornerait son tombeau.

Et les pierrots, voyous des toits, ses petits frères,  
Suivirent son cercueil jusques au cimetière.  
Paris entier pleura le pauvre et grand conteur.

O Maître, arrivé à ce moment de mes *Souvenirs*, ayant dépassé le nombre d'années qui te furent dévolues par le Destin pour écrire ton œuvre forte et loyale, j'éprouve une reconfortante émotion à évoquer aujourd'hui ta silhouette.

Bien que déjà dix lustres se soient écoulés depuis le jour où, pour la première fois, tu tendis la main au débutant, il me suffit de fermer les yeux pour revoir ta maison habillée de lierre, aux toits moussus et qui avait les pauvres allures d'une chaumine de mon Larzac, ouverte, comme elle, à tout le monde et à tous les vents. Je vois, sous le feutre pointu du berger, ton doux visage de Christ souriant, tes yeux aigus mais si remplis de bonté que le plus timide y faisait provision d'audace. Je vois ta houppelande de chevrier flottant sur ta maigre ossature, et tes sabots bourrés, l'hiver, avec la paille de ta bergerie quercynoise. Je vois ta compagne bien-aimée si accueillante, elle aussi, et les beaux enfants qui vous entouraient, et te compensaient largement de l'injustice des hommes. Et je vois aussi la nombreuse lignée de tes chiens, de ces chiens que tu aimais, que tu as chanté dans tes livres, et qui si passionnément léchaient les taches d'encre au bout de tes mains diligentes.

J'entends ta voix encore pleine des sonorités de ta phrase, bien qu'un peu cassée, par l'âge, nous disant ton idéal connu de peu et tes rêves irréalisables d'artiste. Je vois le geste de *mege* inspiré de ton Quercy dont tu accompagnais tes paroles, qui toutes respiraient l'amour des pauvres. Oui, à tous, grands et petits, inconnus ou illustres, tu prêchais, tu clamais, tu vociférais l'amour des humbles, des trimardeurs, des cheminots, des va-nu-pieds, de tous ceux, enfin, qui n'eurent pour lot, ici-bas, que la misère.

Voici déjà longtemps que tu nous as quittés, malgré tout glorieux, et sans laisser le moindre pécune. Et ta mort, ô Maître, ferma l'unique salon où je fréquentasse.

Oh! il m'en souvient, comme si cela était d'hier! Quand on te conduisit au Père-Lachaise par un brillant après-midi du mois d'août, tous les moineaux de Belleville, de la Villette, de Ménilmontant, ces petits voyous de nos toits, frères de ceux que tu aimais voir nicher en ton ermitage, t'accompagnèrent en pépianant à qui mieux-mieux, et cela valut mieux que la plus belle oraison funèbre.

Un peu plus tard, quand je vins pour revoir les tiens, hélas ! la maisonnette était vide, abandonnée, déserte; la nichée nombreuse que tu y couvas jalousement s'était envolée vers la grand'ville.

Tant d'années, hélas ! s'étaient écoulées, depuis qu'à ton cadet, tu donnas la réconfortante accolade en préfaçant son premier livre ! Avec la bataille littéraire déjà si rude, j'avais cru bon de mener, pendant longtemps, la bataille politique plus âpre encore; et puis la cinquantaine dépassée je me suis enfui vers ma solitude cévenole, vers la mer bleue dont j'eus toujours la nostalgie, et à laquelle j'avais donné le meilleur de ma jeunesse.

Le sauvage que je fus toujours, comme toi, ô Maître, y trouva des jouissances à ce point exquises, qu'il oublia presque tout de son existence batailleuse. Et point ne sais aujourd'hui ce que sont devenus, et ton aînée, cette Judith que tu appelas tendrement Pochi, déjà si belle à treize ans, grande et forte comme sa mère, casquée comme elle d'une chevelure opulente, et portant comme elle sur choses et gens, un regard d'une bonté ineffable ? Où sont et que font ta Rachel-Louise, ton Eve-Rose, ton Esther-Pierrine, devenue « Chounille », « Vovotte » et « Tityre » sur vos lèvres avides de tendres diminutifs. Et ton dernier né, ce bambinello de 3 ans, qui ouvrait si grands ses beaux yeux bleus, quand pour le faire sourire, tu lui disais, en chantant, sa kyrielle de prénoms : Marius-Jean-Pierre-Alpinien-Paul ! Où sont-ils ? que font-ils ? Comme il me serait doux de le savoir, en mon lointain ermitage ! J'ai appris cependant que ta Judith suivait tes pas dans le rude chemin des lettres et que ton Marius maniait le ciseau de sculpteur avec maîtrise. J'éprouve, au crépuscule de ma vie, une joie profonde à saluer, ici, leur jeune gloire.

PAUL VIGNE D'OCTON.